

1860  
1

# LA PRESSE ILLUSTRÉE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR SEMAINE : LE JEUDI ET LE DIMANCHE

### BUREAUX

A la LIBRAIRIE NOUVELLE  
15, boulevard des Italiens.

### SOMMAIRE

**La Gorgone**, par G. DE LA LANDELLE, illustrée par RIOU.  
**Fierabras**, par MARY-LAFON, illustré par G. DORÉ.  
Nouvelles. — Rébus.

### ABONNEMENTS

	Paris.	Départements.
Un an. . .	5 fr. 50 c.	7 fr. 50 c.
Six mois .	3 " 4 "	4 " "

L'abonnement part du 1<sup>er</sup> de chaque mois.



Pierre eut le temps de voir. (Page 4)

## LA GORGONE

PROLOGUE

### LE FILS DE L'HOTESSE

#### MATELOTS ET MATELOTS

Dans la langue des marins, si souvent grandiose, mais fréquemment méconnue, parce qu'elle n'est pas comprise, il est un mot, entre autres, qui s'est ennoblé et poétisé au contact des rudes hôtes de l'Océan.

C'est le mot *matelot*, dont les acceptions dérivées sont tour à tour le témoignage de l'amitié, l'appel au dévouement, la louange suprême, le synonyme de frère, le synonyme de héros.

Parmi les gens de la mer, par une touchante extension, le mot *matelot* signifie ami. Sous la misaine, aucun autre terme ne rend si bien l'idée d'une généreuse confraternité. Pour son matelot, on est toujours prêt à donner son quart de vin, sa bourse, son sac ou sa vie.

Dans ce sens absolu, *matelot* veut dire encore : franc, honnête, dévoué.

Si l'on parle d'un officier et qu'on le qualifie de

Des pêcheurs les sauvèrent. (Page 2.)

matelot, on fait son éloge le plus complet, on le proclame homme de cœur et marin habile.

Dire que Jean Bart, chef d'escadre, était un matelot, c'est résumer éloquemment l'histoire de ses manœuvres hardies et de ses faits d'armes incroyables.

Il est beau que le pauvre laboureur de la mer n'ait pas d'expression plus forte pour peindre la loyauté, le courage, l'abnégation. N'a-t-il point fait ainsi naïvement et fidèlement son propre panégyrique? — A ceux qui ont quelque connaissance du cœur humain de répondre à cette question.

La froide tactique elle-même a consacré la métaphore de passavants. Techniquement, en escadre, un vaisseau est le matelot des deux vaisseaux qui le serrent de plus près, et réciproquement l'un d'eux sera son matelot d'avant, l'autre son matelot d'arrière. Tout vaisseau doit défendre son matelot

Il trouva sa mère expirante. (Page 6)

970

jusqu'à la dernière extrémité. Les matelots d'avant et d'arrière d'un vaisseau amiral ne peuvent jamais amener pavillon; il leur est prescrit de se laisser couler, brûler ou sauter plutôt que de se rendre; leur perte totale est décrétée par l'ordonnance; ils lutteront sans merci pour protéger l'amiral leur matelot.

La loi qui impose ainsi l'obligation sublime de vaincre ou mourir par dévouement pour le vaisseau amiral, la loi qui commande l'héroïsme dans le style sec d'une consigne, fit bien d'emprunter au vocabulaire des vieux de la cale ce mot de matelot qu'il importait de définir et de commenter, avant de raconter: — comment Lebrave et Merlin, tous deux matelots du port de Lorient, étaient matelots l'un de l'autre.

Ils étaient matelots, parce qu'un jour le sort les avait jetés sur le même navire, à bord de l'*Aigle-Noir*, tous deux enfants, — le premier âgé de onze ans, le second de quinze, — tous deux orphelins, tous deux en deuil, pauvres tous deux, tous deux cherchant un consolateur et un compagnon.

Ils pleuraient, ils se rapprochèrent, ils se consolèrent; ils s'étaient plu à première vue, déjà ils s'aimaient. Depuis ils partagèrent toujours la bonne et la mauvaise fortune, et leur amitié ne se démentit pas un instant.

Lebrave, le plus jeune des deux, beau garçon, robuste, excellent marin, intrépide gabier, dut à son courage le surnom qu'il portait et qui avait fait oublier son nom de famille.

Son matelot n'était pas moins digne d'un sobriquet flatteur, mais il y a à bord une sorte de menu cordage qu'on appelle *merlin*; or, Merlin était grand, maigre, sec, jaune et ridé, on lui conserva son nom patronymique.

Les deux marins ne comptaient pas le nombre de fois qu'ils s'étaient réciproquement sauvé la vie, tantôt au bout d'une vergue, tantôt à la bouche d'un canon, à l'abordage, à la mer, sur les pontons, pendant les horreurs du naufrage.

On leur ferait injure en disant: Ils n'avaient qu'une bourse; on dira simplement: Ils n'avaient qu'un cœur.

Après leur évasion des pontons anglais et leur naufrage sur la côte de Normandie, double épisode où on les verrait se dévouer l'un au salut de l'autre avec une magnanime réciprocité, ils se trouvèrent nus et mourant de faim, sur un banc de rochers qu'allait recouvrir la marée montante. Ils se seraient encore la main, ils se regardaient avec tendresse; vaincus par la fatigue et le besoin, ils n'avaient plus la force de bouger.

— Matelot, murmurait Lebrave d'un ton de doux reproche, je te disais bien de manger tout le biscuit, tu te sauverais à présent.

— Si j'avais su, répondit Merlin, j'aurais consenti pour être en état de t'emporter, mon pauvre matelot! J'ai eu tort...

— Calme-toi, tu as bien fait, nous avons coutume de tout partager ensemble.

— Ce qui me calme, c'est que la même lame nous achèvera, et que là-haut, à bord du *Bon-Dieu*, nous serons toujours matelots.

Ils se sourirent, ils n'avaient plus de voix; la mer baignait déjà leurs pieds ensanglantés.

Des pêcheurs les sauvèrent.

Un mois après, ils étaient embarqués ensemble sur un corsaire de Saint-Malo; mais ils eurent envie de revoir leur pays, et moins d'un an s'était écoulé quand ils rentrèrent, sac au dos, dans la ville de Lorient, avec deux ou trois mille francs de parts de prises qu'ils comptaient bien gaspiller ensemble avant de regagner le large.

Ils s'installèrent donc à l'auberge du Grand-Navigateur, chez la veuve Barbuchon, qui de tout temps avait été leur hôtesse.

L'hôtesse, hâtons-nous de le dire, est aux marins ce que la bourgeoise est aux soldats, ce que la mère est aux compagnons.

La bonne femme Barbuchon était une hôtesse

modèle; les deux amis commencèrent par lui payer leurs vieilles dettes et entamèrent largement les parts de prises; — mais il n'y avait pas plus de huit jours qu'ils faisaient grande chère, à peine avaient-ils mangé un millier de francs, les frais de voyage compris, quand tout à coup le joyeux Lebrave devint mélancolique, et le sérieux Merlin plus sérieux que de coutume.

Ils se connaissaient trop pour pouvoir rien se cacher; ils s'aimaient trop pour vouloir se faire le moindre mystère. Après le couvre-feu, dès que leurs invités se furent retirés, ils rentrèrent dans leur chambre commune, réduit assez propre, pompeusement décoré du nom de salle de l'Empereur.

La mère Barbuchon entendait sans doute par là que si l'empereur Napoléon venait loger chez elle, cette chambre serait son partage. Provisoirement elle y logea les deux opulents gabiers, qui dépendaient impérialement le résultat de leurs courses. — A tout seigneur tout honneur!

Deux lits ornés de rideaux à carreaux rouges, un miroir accroché à la cheminée, un buste en plâtre du *petit caporal*, tenant lieu de pendule et flanqué d'une douzaine de verres, quelques images encadrées, une table de chêne, cinq ou six chaises et un chandelier de cuivre composaient l'ameublement.

Au lieu de se contenter d'un reste de chandelle, Lebrave en demanda une entière; Merlin commanda en même temps d'apporter du vin et du tabac. Sans s'être concertés, et contrairement à leurs habitudes, les deux marins avaient évidemment une égale envie de prolonger la veillée.

Ils s'assirent l'un vis-à-vis de l'autre, allumèrent leurs pipes, se versèrent à boire, se regardèrent avec intérêt, et attendirent silencieusement que la servante les laissât seuls; mais à peine la porte était-elle refermée, qu'ils s'écrièrent à la fois:

— Qu'as-tu, matelot, qu'as-tu? Parle!

Merlin était l'aîné, il ne répondit pas. Lebrave était le plus jeune; après un moment de silence:

— Matelot, dit-il, j'ai d'abord que tu as un chagrin; j'ai l'œil américain, j'ai relevé la chose sur ta face, et ça me chavire. Après, j'ai mes idées à moi, des idées! Mais tant que je ne saurai pas pourquoi tu as une mine de vent de bout, je n'aurai le cœur à rien de rien. Parle donc, matelot; le reste, c'est de la bêtisaille, voilà la pure vérité.

Merlin prit gravement la main de son ami, puis d'une voix lente:

— Non! non! dit-il; ce n'est pas de la bêtisaille, je le vois bien. Si tu as l'œil américain, moi j'ai l'œil de ton matelot. Ont'a fait quelque chose!... Qui faut-il que j'échigne?... quand ils seraient cinq cent mille!... quand il serait commandant, commissaire ou amiral... Voyons!

Lebrave sourit en secouant la tête.

— Des idées! des idées!... reprit Merlin, des idées! mais rapport à quoi?

— Tu es triste, matelot, voilà mon chagrin.

— Si nous naviguons comme ça, interrompit Merlin, nous ferons bien quatorze lieues en quinze jours. Veux-tu donc que je commence?

— Si ça te va, oui; si ça ne te va pas, eh bien, je commencerai, murmura Lebrave.

— Dame! répondit Merlin avec une répugnance marquée, je vas donc dire de quoi il tourne...

— En douceur, matelot, interrompit vivement Lebrave, ça te jugule de commencer; tais-toi, voici mes idées!...

Merlin ne voulut pas être vaincu en générosité:

— Attention! s'écria-t-il à pleins poumons, j'y suis, et en trois paroles j'aurai fini!

Baissant alors la voix, il ajouta:

— Je suis amoureux! voilà la bêtise!

Lebrave ne fit plus effort pour reprendre la parole, ouvrit de grands yeux, et prêta l'oreille non sans quelque inquiétude.

— J'ai largué la chose en grand, poursuivit Merlin; je vas te la dire par la fin du fin. Comment c'est-il venu? je n'en sais rien; mais tu connais

Mathurine, la fille à la mère Barbuchon, j'ai parlé ce matin à la bonne femme, qui n'a pas dit non, et si tu veux, je me marie avec sa fille.

Lebrave devint pâle. Merlin s'interrompit:

— Qu'as-tu? voyons! demanda-t-il.

— Rien! matelot, rien! prends-la pour ta femme, et sois content, je n'en demande pas plus!

— Pourquoi es-tu blanc comme un linge?

— Chacun son tour de parler, dit Lebrave; tu as commencé, finis!

— Par obéissance, répliqua Merlin; la mère Barbuchon a dit: oui, mais à condition que nous partagerons nos parts de prises, et qu'avec la moitié du restant je m'établirai ici; sans renoncer à naviguer, s'entend!... Toi d'abord, matelot! Mathurine après! c'est connu!... Eh bien, ça me chavire de faire des parts entre toi et moi; voilà donc par quelle raison je suis vent dessus, vent dedans.

— Matelot! s'écria Lebrave en essuyant une grosse larme qui roulait sur sa joue, ce n'est pas ça... non!... Pas de partages!... mais tout pour toi, et tout pour moi, comme avant!... Tu prends Mathurine et la case! bon! Nous faisons la noce!... bon!... Et après nous sommes matelots au large et matelots à terre! hein?... Je serai chez moi quand je serai ici... Pour lors, suffit!...

Lebrave n'en put dire davantage, il pleurait.

Merlin le regardait en fronçant les sourcils, et cependant avec une bienveillance fraternelle, il lui tenait encore la main et disait à demi-voix:

— Matelot, matelot, mon frère, mon vieux, tu pleures; qu'as-tu, matelot?... Quand nous étions mousses sur l'*Aigle-Noir*, voici de ça quatorze ans, tu pleurais de même; ta bonne femme de mère était morte... mais depuis ce temps-là, je t'ai souventes fois vu rire, jamais pleurer!... Nous avons manqué de biscuit... tu ne pleurais pas!... Nous avons été prisonniers de l'Anglais, tu ne pleurais pas!... Nous avons amené pavillon, tu as pâli comme tout à l'heure, matelot, mais tu n'as pas pleuré!... Matelot, mon matelot, ne pleure plus; j'aimerais mieux retourner aux pontons que de te voir pleurer comme ça... C'est à ton tour de parler... matelot... dis-moi tes idées à présent.

Lebrave se leva, essuya ses yeux et répondit simplement:

— Je n'ai plus d'idées, matelot, c'est fini, je ne pleure plus!

Puis versant du vin:

— A ta santé! ajouta-t-il, à la santé de Mathurine, ta future!

Mais Merlin se leva aussi et tendit le bras:

— Comme il n'y a qu'un bon Dieu! s'écria-t-il, je ne boirai, ni ne mangerai avant de savoir pourquoi tu avais des idées et pourquoi tu pleurais!

Sans toucher au verre que Lebrave lui tendait, il se rassit, ralluma sa pipe, et ne dit plus rien.

Lebrave consterné le regardait; il savait Merlin incapable de trahir son serment, et cependant il n'aurait plus voulu parler.

Une demi-heure entière s'écoula dans l'attente et le silence; plusieurs fois Lebrave fut sur le point de s'expliquer, plusieurs fois la voix lui manqua. Merlin l'observait tout en réfléchissant. Enfin un éclair brilla dans les yeux de ce dernier, puis un nuage passa sur son front, puis un sourire rida ses lèvres, et l'aurole du sacrifice illumina ses traits.

— Assez causé! s'écria-t-il brusquement, assez causé!

D'un bond il fut à la porte. Il sortit, laissant Lebrave dans l'étonnement le plus profond. Quand il reentra, il ramenait avec lui la mère Barbuchon, violemment arrachée aux charmes du premier sommeil.

— Notre hôtesse, dit-il aussitôt, vous savez de quoi je vous ai parlé ce matin...

— Mais je n'ai pas encore eu le temps de consulter Mathurine.

— L'ancienne, interrompit le marin, écoutez-moi jusqu'au bout. Je retire tout ce que j'ai dit, et d'un!

L'hôtesse parut désolée; Lebrave tombait de surprise en surprise; Merlin ajouta :

— En voici un autre qui aime votre fille, il est plus jeune que moi, c'est la perle des matelots, un cœur d'or. Je suis laid, il est gentil; je m'appelle Merlin, on l'appelle Lebrave; il vaut quatre fois mieux que moi. Pour l'argent, celui qui aura Mathurine, c'est réglé, ramassera tout ce qui reste, deux pièces de mille francs ou approchant; l'autre aura sa chambre dans la case et sera parrain des enfants. Et de deux!... voilà!... Je puis boire et manger, pas vrai, matelot?

Lebrave se jeta au cou de son ami en disant :

— Mathurine, ce matin, me promettait d'être ma femme si sa mère voulait; voilà mon secret; tu l'as deviné; mais vois-tu, matelot, c'est trop beau ce que tu fais...

Merlin lui ferma la bouche par un juron, et se tournant vers l'hôtesse :

— Mère Barbuchon, ne l'écoutez pas; vous lui donnerez votre fille... suffit!

Lebrave balbutia. Merlin lui tendit les bras, et tout fut dit; ils trinquèrent avec la respectable maîtresse du Grand-Navigateur.

Merlin dormit du sommeil du juste en rêvant au bonheur de son matelot; Lebrave veilla longtemps, il le contemplait, il l'admirait avec une sorte de remords; il oubliait la belle Mathurine pour ne songer qu'à son généreux ami, et l'on doit dire qu'il n'était pas du tout décidé à accepter la main de la jeune fille; mais le lendemain, en ouvrant les yeux, Merlin déclara qu'il n'avait jamais été si content de sa vie.

— Apparemment, dit-il à son matelot, j'étais amoureux d'elle hier parce qu'elle l'aimait; maintenant sois tranquille, j'ai viré de bord, je l'aime parce qu'elle sera ta femme.

Les derniers scrupules de Lebrave s'évanouirent. Quant à Mathurine, elle se prononça catégoriquement en disant que, pour or ni pour argent, elle n'aurait voulu d'un singe comme Merlin, et Merlin se mit à rire de bon cœur.

Les noces eurent lieu; les parts de prises furent placées dans le commerce de la veuve Barbuchon. Cette époque fut celle de la splendeur de l'auberge du Grand-Navigateur, où se réunissaient en foule tous les marins du port et de la rade.

Est-il nécessaire de dire que, peu de temps après le mariage, les deux matelots se rembarquèrent ensemble?

Quand ils revinrent à Lorient, Mathurine était mère; Merlin fut parrain du fils de Lebrave, que l'on baptisa sous le nom de Pierre. Tout allait le mieux du monde. Mathurine aimait son mari avec passion; elle était la meilleure, la plus belle et la plus sage des femmes maritimes du port; son fils grandissait et s'annonçait comme un digne héritier de Lebrave. Lebrave était ravi; il fallait le voir entre son matelot et sa femme avec son fils sur les genoux; sa bonne et loyale figure s'épanouissait et son cœur battait doucement. Merlin, toujours sérieux, jouissait du bonheur de son ami; de temps en temps, il disait, en frottant l'une contre l'autre ses mains jaunes et raboteuses :

— Matelot! matelot! en avons-nous de la chance, tout de même, pour trouver une particulière pareille à ta Mathurine qui m'a fait un gros gas de filleul comme celui-ci!

L'enfant passait aussitôt sur les genoux de Merlin, et la belle Mathurine riait sous cape en comparant son mari à l'autre matelot, dont les joues, de plus en plus ridées, ressemblaient à un rabat de parchemin.

— Qu'en ferons-nous? demandait le parrain du petit Pierre.

— Un matelot comme toi et moi, répondait Lebrave.

— Un officier, s'il vous plaît, reprenait Merlin.

— Un amiral, ajoutait Mathurine.

— En tous cas, faites-lui apprendre à lire, disait la mère Barbuchon, qui avait pris ses invalides dans

la vaste cheminée de la cuisine, et laissait la direction générale du Grand-Navigateur à M<sup>me</sup> Lebrave, car Mathurine avait épousé le surnom de son mari.

La mort de la bonne femme Barbuchon apporta la douleur, mais non le trouble dans le paisible intérieur de nos marins. Si les absences des deux amis, qui continuaient le métier de la mer, laissaient souvent un vide au foyer domestique, du moins, dès le jour de l'arrivée, ils reprenaient la vie de terre, au point où elle s'était arrêtée le jour du départ; — c'est l'existence maritime. Mathurine, fille et petite-fille de marins, y était habituée et s'y résignait.

Nos braves gens étaient donc aussi heureux que possible dans leur condition; leur affection mutuelle, leur confiance, leur dévouement réciproque, faisaient leur bonheur qui dura près de dix années; — c'est dire qu'il eut une fin.

Un jour Merlin arriva dans l'auberge avec quatre camarades qui portaient un cadre; Merlin était plus pâle que de coutume, de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Lebrave, chef de la grande hune à bord de la *Vigilante*, commandée par le capitaine de frégate Dubreuil, venait de tomber de la grande vergue sur le pont. Le froid était vif et les cordages gelés; l'officier de service, nommé M. Liart, jeune homme imprudent sans doute, ne songea point au danger qu'il y avait à faire courir les gens dans la mâture par un temps pareil. Il s'impatienta de leur lenteur à serrer les voiles et adressa de vertes remontrances aux gabiers. Lebrave, piqué au vif, veut donner l'exemple de l'agilité; il quitte sa hune, s'élance sur la vergue, glisse, se rattrape à une corde; mais la corde est couverte de verglas, il pousse un cri.

On le releva mortellement blessé.

Le docteur l'ayant condamné, Lebrave demanda pour faveur suprême d'être ramené chez lui par son matelot Merlin, afin de mourir au milieu de ceux qui avaient tout son amour.

On n'essayera point de peindre la poignante douleur de Mathurine, ni le désespoir du vieux Merlin; — celui-ci, qui était homme et qui ne pleurait jamais, sanglotant et pleurant comme un enfant; — celle-là, qui était femme et s'attendrissait aisément jusqu'aux larmes, les yeux secs, pâle, glacée, serrant convulsivement contre son cœur Petit-Pierre, son fils, alors âgé de neuf à dix ans; elle n'avait la force ni de parler ni même de prier; elle tremblait: le vent de la mort passait sur ses traits. Il fallut la soutenir et la faire asseoir, pour qu'elle ne tombât point sans mouvement à côté du cadre fatal.

Le petit Pierre, tout jeune qu'il était, ne comprenait que trop la scène lugubre qui plongeait sa famille dans la désolation; il pleurait aussi, il pleurait à chaudes larmes. Mais à son âge la douleur n'absorbe jamais complètement; il n'était pas abattu comme sa mère et son parrain, au point de ne rien entendre de ce qui se disait autour de lui; et il entendit les matelots porteurs du cadre qui prononçaient confusément ces mots :

— Brigand de M. Liart, il l'a tué! scélérat de Liart! assassin!

Le nom de Liart se grava dans la mémoire de Pierre, comme un nom maudit, comme le nom du meurtrier de son père.

Lebrave était calme, il cherchait avec sérénité les regards de Merlin et de Mathurine, il essaya de les nommer; Merlin prêta l'oreille; Mathurine fixa sur lui ses yeux brûlants :

— Matelot, murmura le mourant, tu l'épouseras... je le veux... c'est ta femme... c'est ton fils... Adieu!

— Je le promets, murmura Merlin désespéré:

Une demi-heure après, Lebrave mourait en bon matelot et en bon chrétien.

## II

## MAITRE MERLIN

Une dizaine d'années après la mort de Lebrave, une hôtesse des marins, appuyée au bras d'un jeune

et beau garçon qui portait une veste d'ouvrier, s'arrêtait au pied du mât des signaux du port de Lorient.

— Pierre, mon fils, dit-elle, vois-tu la corvette? moi, j'ai des larmes pleins les yeux, je n'y vois rien.

— Mère, répondit le jeune ouvrier, je vois une voile dans les passes, et tout le monde autour de nous dit que c'est la *Claire*.

— Mon Dieu! mon Dieu! reprit la bonne femme en se signant, faites que mon pauvre Merlin débarque à terre sans malheur!

Le fils de Lebrave s'associa mentalement à ce vœu parti du cœur de sa mère: il ressentait, lui aussi, une vague inquiétude, — ce n'était pas sans motifs.

Le commandant de la *Claire* était M. Liart des Ardannes, le même officier qui faisait serrer les voiles de la *Vigilante*, lorsque le chef de la grande hune tomba sur le pont et se tua.

Conformément aux volontés dernières du gabier, son matelot et sa femme s'étaient mariés peu de mois après sa mort. Les deux époux confondirent ensemble leurs regrets; Mathurine ne prit jamais le nom de son second mari; et même il arriva qu'à terre Merlin n'était guère désigné que sous celui de *l'homme à la mère Lebrave*.

Le souvenir de Lebrave était pour eux un culte de tous les jours, de toutes les heures; Merlin se consacrait à Mathurine, non parce qu'elle était sa femme, non parce qu'un jour il l'avait aimée, mais parce qu'elle était la veuve de son matelot. Mathurine, qui trouvait autrefois Merlin si déplaisant à voir, l'aimait de toute la fraternelle amitié que Lebrave avait eue pour lui. A chaque instant les goûts et les opinions de Lebrave étaient invoqués par l'un ou l'autre des deux époux comme *l'ultima ratio*, après laquelle il n'y avait plus de désaccord possible. Toute discussion, toute hésitation cessait dès que l'un d'eux disait: — Lebrave pensait de même.

Or, Merlin étant devenu maître de manœuvre, son tour d'embarquement le porta sur la *Claire* qu'on armait à Lorient; le commerce de l'hôtesse allait fort mal, il n'y avait presque plus de marins à terre, plus de navires en rade, et malgré son âge avancé, Merlin sentait le besoin de naviguer. Mathurine n'objecta rien; on s'était fort endetté pour donner de l'éducation à Pierre et lui faire faire son apprentissage; les appointements du maître d'équipage devaient servir à remplir bien des engagements; on apprit tout à coup que le capitaine de la corvette serait M. Liart des Ardannes.

Un marin qui entra dans la salle venait de dire qu'on l'attendait de Paris, pour prendre le commandement.

Pierre tressaillit.

— Parrain, dit-il, débarquez! débarquez tout de suite et ne naviguez pas avec celui-là!

— Silence! répondit le maître, ta mère ne sait rien.

— Mais vous savez, vous! C'est par sa faute que...

— Silence!

Mathurine n'apprit qu'une chose, c'est que M. Liart des Ardannes passait pour le plus sévère et le plus dur des capitaines de la marine; elle aussi, peu de jours après, voulut détourner son mari de faire campagne à bord de la *Claire*.

— Lebrave, répondit Merlin, Lebrave, s'il avait dû seulement un sou à n'importe qui, n'aurait pas voulu manquer une occasion de s'acquitter. C'était un honnête matelot! Il serait parti avec n'importe quel commandant. J'ai promis ma *délègue*<sup>1</sup> au maître d'école à Pierre; faut tenir sa parole, comme disait Lebrave.

— C'est vrai, c'est bien vrai, répondit Mathurine, il avait coutume de parler de même.

Merlin partit.

<sup>1</sup> Délègue, synonyme populaire de délégation, retenue faite sur les appointements d'un marin en faveur de ses parents ou de ses créanciers.

Il embarquait sur la corvette, par devoir, malgré sa femme et son filleul, mais avec une profonde répugnance ; il ne pouvait oublier que la maladroite colère du capitaine Liart avait causé la mort de son matelot ; cependant il servait exemplairement.

Grave, silencieux, actif, excellent marin, il s'attira par ses qualités solides l'estime et la vénération des matelots, des autres maîtres et des officiers eux-mêmes. Le commandant seul semblait méconnaître sa valeur et l'insultait assez fréquemment en présence de l'équipage. Merlin, impassible, son sifflet à la main, ne tenait aucun compte des injures, il restait prêt à faire exécuter les ordres.

— Je comptais bien avoir de la misère ici, pensait-il, mais c'est pour la veuve et le fils de mon matelot. Sois calme, Merlin, achève de gagner ta retraite, ça passera !

Merlin, autant qu'il dépendait de lui, ne faisait point peser sur les subalternes le poids des vexations du commandant, homme intraitable qui régna à son bord par l'emploi des plus odieux moyens : — l'espionnage et la terreur. Merlin obéissait à la lettre, avec zèle, c'était son habitude, mais aussi avec indulgence ; les matelots étaient ses enfants. La popularité naquit de l'affection ; les gens de l'équipage ne juraient plus que par lui. Liart entendait sans cesse citer le nom et l'autorité de maître Merlin, il lui en fit un crime, et le malmena plus brutalement que jamais. Plusieurs fois il le frappa ; Merlin courbait le dos et dévorait sa honte. Les matelots, irrités, ressentaient l'outrage plus vivement que leur vieux maître ; le vieux maître les apaisait.

La campagne de la *Claire* dura trois ans, Mathurine et Pierre reçurent plusieurs lettres, Merlin ne s'y plaignait pas du régime du bord, mais l'hôtesse savait bien que tel avait toujours été l'usage de son premier mari, et que Merlin n'aurait garde de faire autrement ; d'un autre côté, des récits effrayants se répandaient tous les jours.

— Mon fils m'a écrit, disait quelque voisine ; leur commandant, ma chère, c'est pis qu'un tigre, tous les jours des coups de corde, tous les jours des conseils de justice ! Jésus, Seigneur !

— Avez-vous reçu des nouvelles ? demandait une autre ; il paraît que ce Liart est un possédé qui fait de la misère à ses matelots, à ses maîtres, à ses officiers ; on n'a idée de rien de pareil.

Mathurine pleurait et priait ; Pierre se rappelait en frémissant que Liart avait été cause de la mort de son père.

Aussi au pied de la tour, pendant que la corvette s'avancait à pleines voiles vers le mouillage, il n'eut pas la force de rassurer la pauvre hôtesse, dont les pressentiments ne répondaient que trop à ses propres inquiétudes. Plus le navire se rapprochait, plus Pierre était triste ; il tremblait pour maître Merlin, son parrain, le mari de sa mère, le matelot de Lebrave.

Et cependant les gens du pays se disaient d'un ton indifférent :

— Voici la bonne femme Lebrave et son fils qui sont bien contents, maître Merlin est maître d'équipage à bord, et après la remise au port, apparemment qu'il prendra sa retraite.

Deux heures s'écoulèrent dans l'attente ; la *Claire* mouilla. Un canot toucha la terre ; Mathurine et Pierre coururent à sa rencontre, mais le commandant Liart en sortit, et d'un geste impérieux il ordonna aux canotiers de s'éloigner hors de portée de voix ; puis il se rendit à la préfecture maritime.

Les marins de l'embarcation semblaient insensibles au bonheur de revoir la France après trois ans de campagne ; mornes et silencieux, ils se conformaient à la consigne de ne répondre à aucune question. Des bateliers les interrogèrent.

— Nous avons défense de parler, dit laconiquement le patron du canot.

— Il y a certainement eu quelque malheur à votre bord ?...

Les canotiers baissèrent la tête, mais nul n'ajouta un mot.

Cette retenue de mauvais augure jeta la consternation parmi les amis des gens de l'équipage et parmi leurs parents, accourus en foule sur le quai. Les plus terribles suppositions succédèrent ; Mathurine et son fils n'y purent tenir ; ils louèrent un bateau et y prirent place avec quelques autres personnes qui partageaient leurs craintes. On poussa, on longea le canot du commandant. Nouvelles questions aux rameurs ; nouveau silence de leur part.

Le patron et les canotiers connaissaient tous l'hôtesse du Grand-Navigateur ; elle les salua de la main, ils lui rendirent son salut, mais détournèrent la tête et chuchotèrent entre eux avec une affectation marquée. Pierre comprit qu'il était arrivé malheur à son parrain. Il devint pâle, ses sourcils se froncèrent ; la figure du jeune ouvrier prit un caractère d'énergie farouche, et cependant avec une tendre sollicitude il faisait asseoir sa pauvre mère sur le banc. Mathurine récitait tout bas une prière pour maître Merlin.

Quand on fut près du navire, plusieurs des femmes réunies dans la barque reconnurent à bord un frère, un mari, un fiancé. On échangeait des signes, on agitait des mouchoirs. Pierre et Mathurine regardaient aussi ; Merlin ne parut pas. On voulut accoster. Le factionnaire posté au sommet de l'échelle cria : — Au large !

On resta sur les avirons, à quelque distance du bord ; Mathurine se prit à pleurer, Pierre lui essuyait les yeux, mais n'osait murmurer le mot d'espérance ; la plus violente colère se lisait sur ses traits. Les autres passagers de la barque causaient gaiement entre eux, et disaient :

— Le voilà ! voilà mon fils ! voilà mon frère ! regardez !... Encore quelques jours, et il se moquera pas mal de ce scélérat de Liart !

Toutes les fois que le nom de Liart était prononcé, Pierre frémissait, ses cheveux se hérissaient sur son front. Il devint plus pâle encore, lorsque tout à coup une voix dit :

— Voilà Liart qui revient dans son canot !

Le canot du commandant de la *Claire* revenait en effet, il passa très-près du bateau, les marins qui s'y trouvaient portèrent la main à leurs bonnets de fatigue. Mais M. Liart des Ardennes ne daigna pas rendre le salut ; seulement son regard s'arrêta pendant un instant intiniment court sur les gens de la barque.

Pierre eut ainsi le temps de voir face à face l'homme auquel il avait voué, depuis son plus jeune âge, une haine irréfléchie, — haine qui prenait à présent des proportions nouvelles et qui devait grandir encore.

— A terre ! pas vrai, madame Lebrave ? demanda le patron du bateau.

L'hôtesse, plongée dans la douleur, ne répondit pas.

— Oui, à terre ! répétèrent plusieurs voix. Le batelier se dirigea vers le rivage ; mais un spectacle inusité ayant attiré l'attention générale, on s'arrêta de nouveau.

Une grosse chaloupe du port, contenant un peloton de gendarmes maritimes, se rendait à bord de la *Claire*.

— Mon Dieu, ayez pitié de nous ! murmura Mathurine.

La douleur de la pauvre femme, la pâleur mortelle de son fils frappèrent alors les passagers jusque-là tout entiers à d'autres émotions.

— Mais, qu'avez-vous donc, madame Lebrave ? demandèrent-ils.

— Vous avez vu de loin vos parents et vos amis, répondit Pierre ; nous n'avons pas aperçu maître Merlin.

— Eh bien ! y a-t-il de quoi tant s'inquiéter ? Maître Merlin était de quart au pied du grand mât, ou en bas dans le poste des maîtres ; il n'aura pas su que vous étiez avec nous. Pensez-vous donc qu'un vieux serviteur comme lui risque d'être emmené à terre par les gendarmes ? Tranquillisez-vous,

mère Lebrave, allez ! votre homme est plus calme que vous à l'heure qu'il est.

Les bonnes gens parlaient encore lorsque la chaloupe accosta.

Deux minutes après, trois prisonniers y furent descendus. — l'un d'eux était maître Merlin.

Mathurine poussa un grand cri et tomba sans connaissance ; Pierre ressentit une commotion étrange ; son sang reflua de son cœur à ses tempes, puis de ses tempes à son cœur. Il avait une main passée autour du cou de sa mère ; de l'autre, il faisait des signes de pieux dévouement à son parrain, que les gendarmes entouraient.

Les passagers puisaient de l'eau à la mer pour humecter le front de la malheureuse hôtesse ; ils oublièrent leurs amis et leurs parents que venait de ramener la *Claire*, pour prodiguer leurs soins à Mathurine et à son fils.

— Ah ! mon Dieu ! murmura le vieux Merlin qui les reconnut, pourquoi ne suis-je pas mort ?

— Patience, bonhomme, dit un des gendarmes, puisque vous n'en demandez pas plus, votre affaire sera bientôt faite.

En rade de Valparaiso, après un an et demi de tortures, maître Merlin, assis au pied du grand mât, avait une seule fois donné cours à ses plaintes.

C'était le soir, il ne voyait autour de lui que de fidèles compagnons, il avait le cœur plein, sa douleur déborda :

— Et que diriez-vous, murmura-t-il, si vous saviez que c'est lui, lui Liart, qui a tué mon matelot, Lebrave, un homme qui valait cent fois ce que je vau !

Alors il raconta la mort du jeune gabier de la *Vigilante*.

— Et maintenant, ajouta-t-il, c'est à mon tour ; Liart me tuera comme il a tué mon matelot.

Le vieux marin se tut, les gens de quart se dispersèrent ; le domestique nègre du commandant, un certain Cybélus, qui espionnait, avait entendu ces propos ; il les rapporta textuellement à son maître.

Si le capitaine Liart ne se souvenait guère des rapports qui existaient, à bord de la *Vigilante*, entre Lebrave et Merlin ; il n'avait pas oublié de même, que le commandant Dubreuil lui adressa, au sujet de la mort du gabier, la plus sévère remontrance qu'il eût reçue de sa vie. Il savait que tel était l'objet d'une mauvaise note insérée dans son dossier au ministère de la marine. Son ressentiment envers Merlin s'accrut en raison de la confraternité du maître avec l'infortuné chef de hune, il n'attendit pas longtemps l'occasion de lui en faire sentir tout le poids.

Le lendemain, on appareillait de Valparaiso pour revenir en France.

Merlin était à son poste, le sifflet à la main ; l'officier de manœuvre commandait ; le maître répétait les ordres et s'y conformait ponctuellement. Par malheur un cordage neuf s'entortilla dans une poulie, et fit ce qu'on appelle une *coque*, en termes techniques. Il fallait suspendre pour un instant l'exécution d'un mouvement de voiles. Merlin donna le coup de sifflet qui se traduit littéralement : *Tiens bon*, et qui signifie de ne pas continuer l'opération commencée.

Liart ne s'était pas aperçu ou n'avait pas voulu s'apercevoir du petit accident qui empêchait de brasser une des vergues de perroquet.

— Que signifie cela ? s'écria-t-il, qui s'avise de faire tenir bon ?

Merlin indiqua du geste la coque, à cause de laquelle il eût été nécessaire de brasser justement en sens contraire pendant une seconde ; mais Liart s'emporte, s'élança sur le maître, et lui ordonna d'un ton menaçant de faire brasser.

— La vergue de perroquet cassera, répond Merlin.

— Brassez, commande Liart en prenant le maître au collet.

Le vieux serviteur resta impassible, et cependant

on l'outrageait, à son poste de manœuvre, au pied du grand mât, sous les yeux de son équipage.

— Mathurine, Petit-Pierre, mes enfants, pensait-il, c'est pour vous que je souffre; pour la veuve, pour le fils de mon matelot!

En même temps, il donna le coup de sifflet.

Les marins de *la Claire*, obéissent avec un malin plaisir, la vergue craque et se rompt; un murmure de satisfaction se fait entendre dans les rangs.

Liart bondit de colère, lâche le collet du maître; puis ne sachant sur qui décharger son humeur, il le frappe au visage.

Merlin courba la tête en tremblant, ses mains se crispèrent; mais il se contint, et redressant son front radieux, il leva les yeux au ciel, où maintenant navigait son matelot.

Liart l'observait; Liart comprit tout.

On se demande par quel infernal pouvoir une nature perverse peut deviner les sentiments généreux, quand les pensées des méchants sont lettres closes pour les cœurs élevés.

— Ah! s'écria Liart, mettant enfin le doigt sur la plaie, c'est donc ainsi que tu prétends venger Lebrave, ton matelot!

Il n'avait pas fini de parler que Merlin était un autre homme.

D'un mouvement énergique, le vieux maître se dégage tout à coup. A son tour, il court sur Liart:

— Tu parles de Lebrave que tu as tué, hurla-t-il d'une voix terrible.

Il leva la main sur le commandant, il le frappa violemment au milieu de la figure; si quelques hommes ne se fussent interposés, il l'aurait probablement foulé aux pieds, il l'aurait immolé à son juste ressentiment.

Deux matelots dévoués au maître, se jetèrent alors sur Liart, qui se trouva de nouveau en danger de mort, mais les officiers accoururent.

Les trois coupables furent mis aux fers dans la cale.

Maintenant on les conduisait en prison pour les faire comparaître ensuite par-devant le conseil de guerre maritime; il était hors de doute qu'ils seraient condamnés à être fusillés.

Ce fut bientôt la nouvelle de la ville.

L'on ajoutait que tous les officiers du bord avaient intercédé en faveur de Merlin et que deux d'entre eux l'ayant fait trop vivement, le commandant les avait démontés de leurs fonctions, en se réservant de les traduire devant un conseil d'enquête.

Le soir de l'arrivée de *la Claire*, Mathurine n'ignorait plus rien; elle avait peu d'espérance, mais on lui conseillait d'essayer de fléchir Liart; elle était bien résolue à faire les derniers efforts et retrouvait du courage, parce qu'elle avait un devoir à remplir.

Pierre faisait mal à voir. Ce jeune garçon, naguère vif, alerte et gai, maintenant morne, et sombre, gardait un silence obstiné; il tremblait de rage, on voyait qu'il n'aspirait qu'à la vengeance. Sa mère,

A peine était-il dans sa chambre, que l'hôtesse éplorée vint se jeter à ses pieds.

— Grâce! grâce! commandant, disait-elle, grâce pour Merlin; je suis la veuve de Lebrave!

Liart des Ardennes se jeta sur la sonnette.

— Garçon! reconduisez cette femme... Je n'y suis pour personne.

— Pitié! pitié! pour mon mari, pour mon fils! Commandant, sauvez-le... Au nom du bon Dieu!..

c'est un si honnête homme; grâce!..

Je n'y puis rien, ma chère amie, dit froidement Liart; mon rapport est déposé; laissez-moi tranquille! Allez donc, garçon!

Mathurine s'assit à la porte de l'hôtel; Liart, en grande tenue, sortit bientôt; elle recommença de le supplier à genoux; elle intercédait de la voix la plus humble, sa détresse la rendait éloquente; la foule s'attoupa; le commandant, irrité repoussa la malheureuse, entra dans l'hôtel et fit prévenir la police de ce qui se passait. Mathurine fut emmenée de force.

— Mais au moins, disait-elle en sanglotant, laissez-moi revoir mon pauvre mari.

Le lendemain, elle obtint cette triste faveur; suivie de son fils, elle se rendit à la prison.

En les voyant, le vieux maître se leva, courut à eux, les embrassa paternellement et les fit asseoir à ses côtés.

Lorsqu'il était encore jeune, Merlin méritait à bon droit d'être cité pour sa laideur; des cheveux courts et roux encadraient disgracieusement sa figure rechignée, au teint jaune, couturée de cicatrices et bourgeonnée, par plaques; il fronçait habituellement d'épais sourcils d'un blond pâle qui ne s'harmoniaient point avec des yeux d'un bleu très-foncé; ses rides précoces, sa maigreur, son rire forcé, ses gestes rares, mais brusques, tout,

qui avait un si grand besoin d'être consolée, tentait de l'apaiser; il n'entendait plus sa voix douce et tendre, il levait sur elle des regards secs, égarés, effrayants. On eût vainement cherché dans ses yeux la trace d'une larme.

Dès la pointe du jour, Mathurine sortit; on disait que le conseil de guerre s'assemblerait le lendemain; elle passa cinq heures entières, immobile et plus froide que la pierre sur laquelle elle était assise, à attendre que le commandant Liart descendît à terre.

Elle le vit débarquer, se leva et le suivit; — il entra dans l'un des premiers hôtels de la ville, elle entra.

jusqu'à sa haute taille malséante au costume de matelot, contribuait à lui donner l'aspect le plus fâcheux. — L'âge l'avait singulièrement changé. Ses cheveux, ses sourcils et sa barbe devenus blancs comme la neige, tranchaient vigoureusement sur son teint uniformément bronzé: les lignes de ses traits qu'on ne remarquait point autrefois étaient pures et avaient une certaine noblesse; ses yeux vifs, trop saillants sous ses sourcils blonds, s'étaient un peu enfoncés et brillaient avec quelque douceur; le temps avait nivelé les angles les plus saillants et les plus durs, les rides et la maigreur n'étaient plus



Que demandes-tu, toi qui viens d'appeler si haut? (Voir page 8, 2<sup>e</sup> col.)

disparates; enfin la haute taille, maintenant légèrement voûtée, convenait bien à un maître d'équipage. Tel était donc maître Merlin, qu'on aurait pu, sans trop d'exagération, appeler un beau vieillard.

Il prit les mains de sa femme et de son filleul, et les pressant entre ses mains :

— Enfants, dit-il avec sérénité, j'étais bien triste, il y a quatre ou cinq mois, en pensant à vous : — Ils n'auront plus ma *délègue*, ils n'auront pas ma retraite, je ne serai plus là pour veiller sur eux, et le jour de ma mort ils auront tant de peine, et après! mon Dieu!... C'était là mon chagrin, étant aux fers dans la cale de la *Claire*; mais je m'endormis, et je vis les matelots qui me fusillaient en pleurant, et Lebrave, qui descendait du ciel, me prenait la main et me balait à lui : — « Courage, Merlin, courage, matelot, criait-il; sois tranquille... il y a un bon Dieu! » — « Mais ta femme et ton fils? » que je disais toujours en rêvant. — Il s'est mis à rire doucement, Mathurine, et voilà que j'étais entre vous deux montant par une longue échelle de haubaus jusqu'à la porte du paradis; puis la porte s'est ouverte : c'était beau! Et je tenais mon matelot d'une main, et toi de l'autre... Puis je me suis réveillé. — Depuis ce jour-là, j'ai refait ce rêve trois ou quatre fois; je n'avais plus de regret... Ne pleure pas, mon fils; te voilà un homme, tu travailleras, et un jour tu viendras là-haut avec nous. Ceux de l'équipage disaient : « — Voyez maître Merlin, il est calme, il console les deux autres... » Pauvres braves, c'est à cause de moi qu'on les fusille! Mais je leur disais, moi : « — Courage, mes fils; j'ai mon matelot au ciel; il vous fera place, ne vous chagrinez pas trop. » — « Maître, nous n'avons ni père, ni mère, ni frère, ni sœur; mais vous, vous avez une femme, et un enfant qui est presque votre fils!... » — Ce sont deux bons garçons. Après ma mort, Pierre, tu feras dire autant de messes pour eux que pour moi.

Mathurine et Pierre écoutaient le candide vieillard sans avoir la force de lui répondre; ils baisaient ses mains et ses cheveux blancs, et chaque fois que leurs regards rencontraient ses regards, ils se sentaient défaillir.

Merlin leur prêchait la résignation et la force; il ne maudissait personne, il ne nomma même point le commandant Liart; mais Pierre n'oubliait pas que cet officier était cause de tous les malheurs de sa famille.

L'hôtesse et son fils allèrent demander grâce aux juges, au major général, au préfet maritime; ils firent faire une pétition au roi, ils rencontrèrent de la bienveillance et de la sympathie chez bien des chefs, ils conçurent plusieurs fois l'espérance que Merlin serait sauvé. Malheureusement l'accusation de Liart était accablante, les témoignages des officiers et des matelots d'une précision qui ne permettait pas d'acquitter les accusés; le ministre fit annoncer que le pourvoi en grâce était rejeté, attendu la nécessité de faire respecter la discipline par un exemple mémorable; l'heure du supplice sonna pour Merlin.

Le vieux maître se rendit d'un pas ferme à la chaloupe qui devait le conduire en rade; d'un pas ferme il passa de la chaloupe sur le ponton destiné à servir de théâtre de l'exécution, il exhortait ses deux camarades à mourir avec fermeté. Il vit Pierre dans un bateau, et lui dit adieu de la main.

Puis une détonation se fit entendre, trois corps tombèrent à la mer, les marins qui avaient tiré pleuraient.

Pierre ne pleura point.

Quand il rentra dans la salle de l'auberge, il trouva sa mère expirante; une heure après, il lui fermait les yeux.

Le soir même, M. Liart des Ardennes, capitaine de frégate, commandant de la corvette la *Claire*, partit en poste pour Paris.

A quelques jours de là, Pierre, en costume de voyage, entra au cimetière de Lorient et s'agenouilla

sur une tombe où se lisaient les noms de Lebrave, de Merlin et de Mathurine.

Leurs corps étaient réunis dans la même terre, leurs âmes étaient sans doute réunies dans le même ciel.

Le fils de l'hôtesse pria longtemps, mais il n'osa point achever l'Oraison Dominicale, et ses lèvres ne prononcèrent pas ces sublimes paroles d'oubli : « — Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés! »

Toutefois il n'osa pas non plus proférer une menace dans l'enceinte du saint lieu; mais quand il fut sur la grande route, il dit enfin d'une voix sourde : « Je les vengerai!... »

Le sac au dos et un bâton blanc à la main, il se dirigeait sur le port de Brest.

FIN DU PROLOGUE.

G. DE LA LANDELLE.

(La suite au prochain numéro.)

## FIERABRAS

### CHAPITRE PREMIER

#### OLIVIER

L'empereur de France avait levé sa bannière, et de Flandre, d'Espagne, d'Allemagne, et de Frise, de Bretagne et de Lombardie étaient accourus aussitôt ses vaillants chevaliers. L'armée de Charlemagne se trouva réunie dans les prairies d'Hurbaria. Et là, tentes et pavillons à pomme d'or couvraient une lieue et demie de terrain. Il y avait le duc Régnier avec ses plus braves, don Simonel en belle compagnie, et Gérard de Vienne entouré de tous ses barons.

C'est à ce dernier que Charlemagne donna le commandement de l'armée. Malheureusement, il avait été moins bien inspiré en accueillant une race que Dieu maudisse, celle de Ganelon, qui fit toujours actions perfides. L'ost, belle et richement garnie, tant chevaucha du matin au soir, qu'elle passa villes et villages, et, entrant dans le pays païen, n'y laissa rien sur pied. Les nôtres prirent Constantinople et toute la terre qui en dépend; puis ils passèrent outre, après y avoir laissé bonne garnison. Roland guidait l'avant-garde, composée de jeunes barons, avec le preux Olivier, à qui Charlemagne avait confié la bannière de Saint-Denis; Ogier le Danois et ses pairs, et Richard de Normandie. L'empereur fermait la marche, suivi de ses vieux compagnons d'armes à tête blanche, à poitrine fleurie.

Tous chevauchent avec ardeur, déterminés à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour conquérir la couronne d'épines du Christ et le saint suaire qui l'enveloppa; mais avant que le soleil du lendemain soit couché, Charlemagne aura deuil et colère, car un Turc de Margoyle a vu briller nos lances, et, courant, plein d'effroi au palais de l'émir :

— Ah! Seigneur, s'écrie-t-il, comme tu es trompé! Voici que l'empereur de France vient d'envahir la terre, où il a tout mis tout à feu et à sang; il est campé dans les vallées de Marimonde avec tant de barons et de vassaux armés, que jamais homme né de mère n'a vu un si grand rassemblement.

A ces paroles, Fierabras devient noir de colère; il grince les dents et fronce les sourcils d'un air si terrible, que les païens eux-mêmes en furent effrayés.

— Mes armes! mon cheval! cria-t-il d'une voix tremblante de fureur; et vous autres, prenez vos lances, car je jure par Mahomet, qui a mon cœur, de ne tirer les rênes que lorsque j'aurai découvert ces Français!

Fierabras saute, à ces mots, sur son cheval sans toucher à l'étrier. C'était un franc coursier d'Es-

pagne, de noble race et bien dressé. Avec les pieds ou les dents, il avait tué plus de soixante hommes en bataille. Fierabras ne l'aurait pas donné pour tout l'or que peuvent renfermer dix villes. Il partit au galop à la tête de ses païens, et quand il fut sur la montagne d'où l'on découvre Constantinople, il vit qu'en effet tout était ravagé et détruit. De tous ses musulmans, il n'était resté qu'un fuyard, qui vint tomber pâle et sanglant aux pieds de son cheval.

Frémissant de rage à cette vue, Fierabras jure par le prophète que, s'il peut trouver Charlemagne en bois ou en vallée, il lui fera voler la tête d'un coup de son épée tranchante, qu'il sèmera sur l'herbe la cervelle de Roland et enverra sa tête et celle d'Olivier à Floripar la belle. Ensuite il ceint ses trois épées : Florence, Baptême et Garamante, et, s'affermissant sur sa selle d'ivoire, pend au col son écu d'acier ouvragé d'or dont les quinze pointes étaient ornées d'un diamant plus radieux que la flamme, attache à l'arçon des barils pleins du baume dont Jésus-Christ fut oint, baume qui fermait sur-le-champ les plus dangereuses blessures, et, éperonnant son cheval rapide comme l'épervier, il se dirige au galop vers Marimonde. Là, après avoir passé l'eau à un gué couvert de bois, il s'embusque avec cent mille hommes dans la forêt que doit traverser Charlemagne.

A l'aube, en effet, l'empereur leva son camp. On plie les tentes, on charge les sommiers, les Français s'arment, et l'ost se met en marche. L'empereur alors appelle Roland, son neveu, le preux comte Olivier, le duc Beuves de Chartres, le seigneur Aymes de Bavière, le brave Téric des Ardennes, Bérard de Montdidier, Arnaud de Fréjus et Régnier, son frère, et une foule d'autres comtes que je n'ai pas le loisir de nommer, et il leur dit :

— Barons, je viens d'apprendre que les païens gardent le gué; avancez avec prudence et ne vous laissez pas surprendre par ces perfides Sarrasins.

— Seigneur, répondit Olivier, je guiderai aujourd'hui l'avant-garde, si tel est votre bon plaisir, ne réclamant que cet honneur pour prix de mes services.

— Par ma foi, dit l'empereur, je n'en chercherai pas d'autre; car de meilleur, je n'en pourrais trouver.

— Sire, reprit alors Andrieu, parent de Ganelon, il convient qu'il aille aussi loin que possible et qu'il fasse prouesse comme bon chevalier.

Puis il murmure entre ses dents, le fourbe :

— A Dieu ne plaise que nous te revoyions jamais!

Cependant Olivier monte sur son cheval bai et part avec sept mille chevaliers, qui se répandent dans la plaine, et n'y laissent ni une maison à brûler, ni un arbre debout. Tandis que les fourriers allaient toujours et avaient déjà fait une traite de quatorze lieues, Galot de Monroquier, que Fierabras avait envoyé à la découverte, retourne en courant vers l'émir, et voici la nouvelle qu'il lui apporte :

— Charlemagne, fit-il tout ému, vient de traverser le val de Gongomier; demain il voudra franchir celui de Marimonde! Tous les Sarrasins qu'il rencontre, il les passe au fil de l'épée; il dit qu'il fera écorcher tout vif l'almiran, ton père; qu'après l'avoir brûlé, il jettera ses cendres au vent, qu'il reprendra les reliques conquises jadis par nous, à Rome, et mettra en mille morceaux notre dieu Mahomet.

En entendant ces paroles, Fierabras secoua la tête, et ses traits contractés exprimèrent une telle rage, que les Sarrasins tremblants n'osaient soutenir son regard. Sans plus tarder, il met cinquante mille hommes en embuscade dans la forêt et s'élance avec un pareil nombre de cavaliers à la rencontre d'Olivier.

II

ROLAND

Suivi de cinquante mille cavaliers montés sur des chevaux arabes qui plus vite couraient que ne vole

perdre, Esclamar descend vers Marimonde et rencontre Olivier au milieu des jardins. En un clin d'œil il a mesuré ses forces et fait son plan. Il divise ses cavaliers en cinq corps, chacun de dix mille hommes, et foud sur les Français au son de plus de quatre cents trompettes.

Les nôtres, se couvrant de leurs écus et tirant leurs glaives, reçurent bravement le choc, qui fut pourtant si terrible qu'on l'entendit à plus d'une lieue de distance. Olivier, abandonnant les rênes à son cheval, avait si rudement choqué Amavis qu'il lui avait planté dans le corps, d'outre en outre, le fer et le bois de sa lance. Le Sarrasin tomba sur l'herbe, et Olivier, lui arrachant du corps la lance et le pennon de joie, se mit à crier fièrement :

— Montjoie ! la bannière Saint-Denis !...

A ce cri, accourut Esclamar sur son cheval noir comme les ténèbres, et il y répondit en nous tuant Gautier du premier coup ; puis il abattit encore Reynold de Saint-Denis, et s'écria en brandissant son cimier :

— Marimonde ! Marimonde ! frappez, preux cavaliers, et les Français sont déconfits !... et Charlemagne, le vieillard à la barbe fleurie, en sera dolent dans son âme !...

Ce défi fut entendu par Olivier, qui comprenait le Sarrasin : il court l'assaillir l'épée haute et le frappe, mais sans le blesser, car le païen pique des deux et disparaît. Le vaillant comte, alors, déchargea sa colère sur le fils d'Arapatis, auquel, d'un coup de son glaive trop bien fourbi, il fendit la tête en deux, malgré le heaume et la coiffe d'acier. Courant et Opise le Grison eurent le même sort. En peu de temps, il eut taillé en pièces une soixantaine de ces mécréants.

Grande fut la bataille et longuement elle dura. Les Français, qui ne craignent rien, frappèrent vigoureusement. Vous les auriez vus tous couverts de cervelle et de sang, et formant un rempart d'acier de leurs glaives. Il n'y a Sarrasin si richement armé qu'Olivier n'abatte sans vie, s'il le trouve sur son passage. D'un seul revers de Hauteclère, l'épée au pommeau d'or niellé, il décapite Arserot, fils de la sœur de Brulhan de Montmirat.

La tête enfermée dans le heaume tombe sur l'herbe, et le tronc, restant sur la selle comme s'il y eût été attaché et de ses mains crispées retenant encore les rênes, est emporté par le cheval. Cette fois, les païens reculent, la peur les gagne, et ils se disent l'un à l'autre :

— Nous allons être tous hachés !

Ils l'auraient été à coup sûr, si les troupes de l'embuscade étaient restées sous les ormeaux ; mais, au moment où les maudits pliaient de toutes parts, les cinquante mille hommes placés par Fierabras dans la forêt parurent tout à coup sur le champ de bataille. Le comte Olivier les vit venir, et se hâta de réclamer le secours des cieux en ces termes :

— Sainte Marie, pleine de douceur et de pitié, fleur digne et bénie d'où est sorti notre salut, prie le cher fils que tu portas dans tes entrailles de prêter sa force un moment à moi et à mes hommes.

Après cette oraison, Olivier prit son cor et en sonna fortement pour rallier ses hommes. En évaluant leur nombre à vue d'œil, il trouva qu'il lui en manquait un millier ; plusieurs de ceux qui restaient avaient des blessures, mais ils ne laissèrent pas de lui dire.

— Ne doute pas de nous, seigneur ; nous combattrons comme les autres !

Olivier pleura de joie à ces paroles, et, quand il en eut remercié Dieu le roi de majesté, se mettant à la tête des siens, il éperonna vivement son cheval et foud sur l'ennemi. Le combat alors et le carnage recommencent de tous côtés. Au même instant, voici Esclamar qui revient à l'improviste, brandissant sa lance au fer carré qu'enveloppait une peau de serpent, et qui en frappe Olivier avec tant de force qu'il lui troue le haubert, dont plus de vingt

mailles tombèrent dans le pré. La tunique piquée ne valut pas deux deniers monnayés pour le comte. De la force du coup, il baisa la crinière de son cheval et peu s'en fallut qu'il ne vidât les arçons. Il parvint à se maintenir en selle, mais un ruisseau de sang vermeil jaillissant de son flanc gauche rougit aussitôt la selle et les étriers.

Tout pâle et chancelant, le comte se retire un moment du combat pour bander sa blessure avec son pennon de pali ; et, dès qu'il croit avoir étanché le sang, s'affermissant sur ses étriers, il court sur Esclamar bride haute et lance baissée.

Il était si terrible, que les païens reculèrent d'une portée de trait, en murmurant :

— Cet homme est forcené, ou c'est un diable échappé de l'enfer !

Cependant Olivier, courant à frein abandonné, rencontre Esclamar au milieu d'un passage et s'applaît plus que s'il eût conquis tout l'or de dix cités. Il ne lui porta qu'un seul coup sur son heaume incrusté de perles, mais l'épée, glissant sur l'acier, brisa l'armure et éventa le Sarrasin.

En le voyant rouler à terre, les Turcs poussèrent de grands cris et firent pleuvoir sur nos Français, qui gagnèrent néanmoins plus d'un arpent de terrain en les poussant, une nuée de traits et de carreaux aigus et emplumés. Malheureusement, les païens les entouraient de toutes parts, et ils étaient trente contre un. Il est donc à croire que pas un des nôtres n'en serait revenu, si un messenger n'avait couru à l'ost de Charlemagne, et n'eût appris ce qui se passait à Roland, son neveu.

A cette nouvelle, Roland qui, par bonne aventure, était encore armé, saute sur Valentin. Le vieux duc Aymes s'empresse de le suivre avec dix mille hommes d'armes. Autant en font sans en être requis Bérard de Montdidier, Estout de Langres et le lettré Turpin. Il ne manqua de l'avant-garde qu'Aloris et Aldrat, cousins de Ganelon, qui adressaient tout bas des vœux au diable pour que le secours arrivât trop tard.

Ces vœux impies, grâce au ciel, ne devaient pas être exaucés. Le duc Roland, enflammé de colère de savoir Olivier, son compagnon, en péril et blessé, chevauche à toute bride accompagné par les Français, qui portent les lances hautes et déployés les gonfanons. En voyant ses hommes si bien disposés, Roland se tourna et leur cria de toute sa voix, avant de se précipiter dans la mêlée :

— Maintenant, seigneurs, frappez fort !

— Volontiers, répondirent-ils tous.

Et se jetant sur les païens, ils les firent reculer d'un arpent. Dans cette charge, ils traversèrent toute l'armée musulmane, laissant le sol jonché de morts et de blessés. C'était plaisir de voir, en avant et loin de tous les autres, Bérard de Montdidier, Guy de Bourgogne, l'archevêque Turpin, le comte Guillamar et Estout, le baron sans peur.

Roland, que nul ne devançait jamais, était plus loin encore : aussi rencontra-t-il, le premier, Olivier qui, blessé grièvement, avait les flancs serrés par une ceinture sanglante. Si le duc fut dolent, il ne faut pas le demander ; il commença par faire des reproches à son ami, comme un homme en colère.

— Par Dieu ! dit-il, compagnon, j'ai bien sujet d'être irrité contre vous, qui avez marché sans moi à la tête de l'avant-garde. C'est un tort, sachez-le, que je ne puis vous pardonner.

— Pardonnez-le pourtant, seigneur, répondit Olivier, au nom du Dieu qui nous créa ! J'eus tort, j'en conviens, et mérite le blâme.

Après ces mots, ils se retournèrent contre les Sarrasins, et, courant sur eux au galop, font voler sur l'herbe, à coups d'épée, les bras, les mains et les têtes.

La bataille était finie et le champ gagné, quand il arriva vingt mille hommes d'un côté au secours des païens, envoyés par Fierabras, et de l'autre Brulhan de Montmirat et Tenas de Nubie, neveu de l'almirau, qui menaient deux fois autant de cavaliers armés de heaumes verts et ornés de perles.

Que Dieu aide donc les nôtres et leur soit bon, car ils vont avoir dure bataille !

Tous ces maudits, vêtus de fer, descendent au galop des montagnes et fondent sur les Français, qui les reçurent vaillamment. Bientôt la plaine se couvrit de nouveaux cadavres. Olivier, ma foi ! se vengea bien de sa blessure ! Brandissant Hauteclère au pommeau reluisant, il frappe le roi Tribut, neveu de Piadutz, et le fend jusqu'à la ceinture. Roland, pendant ce temps, maniait si bien Durandal, qu'il fauchait les Turcs par centaines.

Mais le nombre des ennemis croissait toujours. Bientôt, chacun des nôtres en eut trois cents à combattre. Affaibli par sa blessure, Olivier ne pouvait plus lever le bras, et pas un Français ne serait revenu au camp, si Charlemagne, à temps averti, n'était accouru à leur secours. Paraissant tout à coup avec vingt mille barons à tête blanche, qui frappaient rudement, il fit briller Joyeuse, et, après un terrible choc, les païens prirent la fuite et regagnèrent les montagnes, laissant vingt mille des leurs tombés sous nos épées tranchants. Le soleil déclinait à ce moment, l'ombre allait couvrir la campagne, et l'empereur fit sonner la retraite.

## III

## LE DÉFI

Non moins furieux à ce moment était Fierabras d'Alexandrie. En apprenant la mort d'Esclamar, de Tenas de Nubie, du neveu de Piadutz et le massacre de ses gens qui avaient laissé dans le val quarante mille cadavres, il pâlit de rage, jura par le prophète de se venger de ce désastre, et, s'élançant sur le bon cheval d'Espagne, courut tout seul, avec ses épées et sa lance, aux tentes des Français.

Jamais de plus vaillant jouteur on ne parlera dans le monde. Il était déjà seigneur des tours de Palerme lorsqu'il prit Rome d'assaut, ruina ses murs, brûla Saint-Pierre, fit passer au fil de l'épée pape, légats et cardinaux, et emmena les habitants en esclavage. Prêt à défier tous les nôtres pour venger l'affront de la veille, il vient, de fer vêtu et fier de son grand cœur, s'arrêter un peu avant l'aube devant nos pavillons.

A l'aube blanchissante, Charlemagne va ouïr messe ; puis il appelle ses barons et leur dit :

— Mangez vite, car il faut se remettre en marche si nous voulons nous loger ce soir dans les prairies de Marimonde.

Le cor sonne aussitôt partout ; les tables sont couvertes, et comtes et barons y prennent place côte à côte ; mais avant que les pages leur aient versé l'eau pour laver, ils auront souci et surprise.

Le repas du matin fini, Charlemagne sort de son trap et voit au haut de la colline un Sarrasin richement armé : c'était Fierabras d'Alexandrie, qui, fièrement campé sur son cheval noir à longue crinière, s'écria de toute sa voix, dès que les premiers rayons du soleil frappèrent l'aigle d'or de la tente impériale :

— Où es-tu donc, roi de Paris ?... Si tu m'entends, envoie ici tes meilleurs jouteurs ; envoie Roland, ou Olivier qui est si fort et si hardi, ou le plus preux de tes douze pairs. Par Mahomet ! qu'ils viennent six ensemble, je ne les refuserai pas ! Si tu n'oses répondre à mon défi, ce soir j'irai t'assaillir dans ta tente !

En disant ces paroles, il descendit de cheval, se coucha, après s'être désarmé, sous un pin feuillu, et répéta le défi de toute la force de sa voix qu'il avait haute et claire.

Quand Charlemagne l'entendit, il secoua la tête, et appelant Richard de Normandie :

— Seigneur duc, dit-il, ne me cachez rien : connaissez-vous ce Turc qui a si haut crié ?

— Sire, répondit Richard, c'est l'homme le plus vaillant dont vous ayez ouï parler. Jamais plus brave Sarrasin ne naquit de mère ; il ne prise ni roi ni comte un denier monnayé.

L'empereur, le front incliné, songeait au champion qu'il pourrait opposer à Fierabras; quelqu'un vint conter ces nouvelles à Olivier.

Se levant avec effort, il déchira un pan de son bliaut de soie, fit bander son flanc ensanglanté, et appelant Garin son écuyer :

— Va, dit-il, me chercher mes armes pour que je monte sur la colline où est le Sarrasin.

— A Dieu ne plaise ! répondit Garin l'écuyer : voulez-vous donc vous tuer vous-même ? Si vous sortiez en cet état, vous ne reviendriez plus.

— Il n'importe, vassal, répondit Olivier ; nul ne doit exagérer son prix, mais je suis homme-lige de Charlemagne, et je défendrai son droit tant que j'aurai un souffle de vie ! C'est quand il est dans le besoin ou le péril qu'un homme éprouve ses amis. Va donc sans plus tarder et apporte-moi mes armes.

— Je vais le faire, seigneur, reprit Garin, mais bien malgré moi et avec grand regret de ne pouvoir vous retenir.

Il obéit à ces mots, et le fils de Régnier de Gênes s'arma. Garin lui mit ses chausses de fer, lui laça le heaume et le haubert, et quand il eut ceint Hauteclère, son épée chérie, il lui amena le blanc fer-rant d'Espagne. Olivier signa le destrier de sa main, suspendit l'écu à son col par la ceinture de soie, et, saisissant l'épieu acéré que présentait Garin, il se mit en selle avec tant de vigueur que le cheval sous lui plia.

Prenant alors congé de l'écuyer et se recommandant à Dieu par un signe de croix, il alla droit au pavillon impérial où étaient le duc Naymes, l'Écos-sais Guilamar, le comte Roland, pensif et courroucé, et la fleur des barons français. Là, devant Charlemagne, il tira les rênes et dit :

— Empereur de France, voici plus de trois ans passés que je pris compagnie avec Roland le brave, et je n'ai reçu pendant ce temps de vos mains un denier monnayé. Or je vous prie maintenant de me donner ma récompense.

— Je le jure, répondit l'empereur, par ma moustache grise ! à mon retour en France, demande ville, bourg, château, ou riche trésor, rien ne te sera refusé.

— Sire, dit Olivier, accordez-moi la bataille avec ce païen, et je me tiens pour amplement payé de mon service.

Quand les Français l'entendirent parler ainsi, ils s'écrièrent tous ensemble :

— Dame sainte Marie ! à quoi songe Olivier ? il est blessé à mort et veut combattre !...

— Olivier, dit Charlemagne, as-tu perdu le sens ? tes blessures saignent encore et tu voudrais revenir au combat ! Va, bel ami, te recoucher dans ta tente, car je suis sûr qu'en chevauchant jusqu'ici, tu as aggravé ton mal. Va, je ne te laisserais pas combattre pour l'or de dix cités !

A ces paroles se levèrent Aldrat et Ganelon, que Dieu maudisse ! Les méchants félous ! trois ans plus tard ils trahissaient les pairs et mouraient, traîtres convaincus, d'une mort infamante.

— Sire, dit Ganelon, écoutez ceci : vous nous avez accordé en France le droit de rendre un jugement ; nous jugeons donc tous deux qu'Olivier fera la bataille avec le païen.

En entendant cela, le grand Charlemagne pâlit ; puis il jeta sur Ganelon un regard de colère et s'écria :

— Ganelon ! Ganelon ! que le Seigneur te punisse et déshonore ton lignage pour ce perfide jugement ! Je jure, moi, par sa divinité et sa trinité sainte, que si Olivier est pris ou tué dans ce combat, je te ferai pendre comme larron et priverai les tiens de tous leurs fiefs !

— Sire, reprit le traître, Dieu nous garde d'un tel malheur ! Puis il ajouta entre ses dents : — Au Roi de majesté ne plaise qu'Olivier reparaisse ici !

Pendant ce temps, l'empereur disait au fils de Régnier de Gênes :

— Que dans sa pitié, Olivier, Dieu te soit en aide aujourd'hui contre le rénégat !

Il lui tendit ensuite le gant de sa main droite, et le comte l'en remerciait, lorsque voici le duc Régnier de Gênes qui se jette aux pieds de l'empereur en clamant merci.

— Pour Dieu ! sire empereur, disait-il en pleurant, ayez pitié d'Olivier mon enfant, si grièvement blessé !... Trop rude lui serait la tâche sur la colline. Comment un homme qui a tant perdu de sang pourrait-il résister ?... Son ardeur l'égara et le fit parler follement.

— Régnier, répondit Charlemagne, je ne peux plus l'arrêter : il faut maintenant qu'il aille combattre, car il a reçu mon gant devant les pairs.

Cependant, en noble baron, Olivier disait aux Français :

— Amis, je veux vous prier tous de me pardonner pour l'amour de Dieu, si j'ai jamais forfait à votre égard en actions ou en paroles !

Les Français se prirent à pleurer d'admiration en lui donnant congé ; et quand il fut recommandé à Dieu et que Charlemagne l'eut signé de sa main, Olivier partit le gonfanon levé et ne s'arrêta que sur la colline, à deux pas du païen.

Celui-ci, couché sous l'arbre ramé, ne daigna pas même faire un mouvement à son approche. Le comte arrêta son cheval, et sans saluer le Sarrasin :

— Que demandes-tu, dit-il, toi qui viens d'appeler si haut. Ton nom et ta patrie ?

— Tu vas avoir réponse franche, s'écria le païen. Je suis l'homme le plus puissant qui soit encore né de mère ! On m'appelle Fierabras d'Alexandrie. Je suis le destructeur de Rome la grande cité, d'où j'emportai la couronne d'épines du Christ, les clous qui l'attachèrent sur la croix, la lance qui perça son flanc, et le baume si précieux dont il fut oint, qui guérit les plus grandes blessures dès qu'il touche les lèvres du blessé. Le voilà dans ces deux barils suspendus à l'arçon de ma selle. Je tiens, en outre, les clefs de Jérusalem la sainte et du sépulcre de Jésus.

A ces mots il ceignit Florence et suspendit Garamante et Baptisme aux nœuds dorés de l'arçon. De ceux qui forgèrent ces épées célèbres par tout le monde, je vais vous dire vérité. Ils étaient trois frères par le même père engendrés, qu'on nommait Galans, Murificans et Aurizans. Chacun d'eux forgea trois épées dont on a trop parlé depuis. Aurizans fit Baptisme, Florence et Garamante, qui lui coûtèrent douze années de travail ; Murificans fit Durandal au tranchant éblouissant, Musaguine et Courtain, avec laquelle Ogier le Danois frappa de si grands coups ; et Galans fit Flobige à l'acier si bien trempé, Hauteclère, et Joyeuse qui étincela si glorieusement au poing de Charlemagne.

— Chrétien, il en est temps encore, retire-toi et tu feras chose sensée.

— Au lieu de me retirer, Sarrasin, j'espère, si Dieu m'aide, te mener ce soir prisonnier au pavillon de Charlemagne.

— Ce n'est pas un homme de vil sang qui peut parler ainsi ! Par la croix de ton Dieu et de ton baptême, dis-moi que tu es, chrétien, et ton vrai nom ?

— Puisque tu me requiers par la croix, tu vas en savoir vérité. J'ai nom Olivier, suis natif de Gênes, compagnon de Roland et l'un des douze pairs.

— J'ai bien reconnu, certes, que tu étais de haut parage ! Mais tu es blessé, Olivier, et il me serait peu glorieux de combattre un ennemi à moitié mort.

— Bel ami, lui dit Olivier, tu vas voir tout à l'heure que je ne suis pas si faible que tu le crois. En attendant, je te défie !

— Bois au moins, reprit Fierabras, quelques gouttes du baume qui est dans ce baril : à l'instant tu seras guéri de tes blessures et auras bras plus ferme et cœur plus hardi !

— A Dieu le fils ne plaise que ton baume touche mes lèvres ! à moins qu'il ne soit conquis par ce

glaiue acéré ! C'est pourquoi, païen, plus de paroles et laisse-moi un quartier de ce pré !

— A ta volonté, dit Fierabras.

Et les deux chevaliers, tournant bride, partirent pour aller prendre du champ.

Tous les Français regardaient des loges et des tentes.

— Ah ! Dieu, s'écria Charlemagne, beau roi de majesté, prends maintenant pitié de ton noble comte !

Puis se couvrant la tête de son manteau de paille, le vieil empereur se mit à pleurer et à prier tout bas Jésus-Christ de sauver Olivier.

MARY LAFON.

(La suite au prochain numéro.)

Il y a une mode à Paris qui tend tous les jours à se généraliser, c'est la mode des banquets. Il y en a de toutes sortes, banquets des gens de lettres, banquets de Sainte-Barbe, banquets de Saint-Charlemagne, etc., etc. Le plus singulier, à coup sûr, est celui qui a eu lieu dernièrement sous la présidence du vénérable M. Jomard de l'Institut : le banquet des vétérans des Pyramides. La réunion n'était pas très-nombreuse, mais elle a été fort gaie, et l'on s'est ajourné à l'année prochaine.

Le chien est l'ami de l'homme, c'est connu ; mais il aime aussi les pièces de cent sous et de vingt francs, surtout quand on lui a appris à les connaître. Un pauvre homme de peine s'en retournait au logis portant dans la poche de son pantalon le paiement de sa quinzaine. Tout en pensant à sa femme et à ses enfants, le brave homme ne s'aperçut pas que son argent s'en allait pièce à pièce de sa poche trouée. Il ne s'avisait de la perte qu'il avait faite qu'au moment où il n'entendit plus sonner son petit trésor. Et aussitôt le voilà qui se met en campagne pour le retrouver. La chose n'était pas facile et la nuit aurait bien pu s'écouler sans amener grand résultat. Heureusement dans ce chemin désert vint à passer un conducteur de bestiaux. Il était accompagné d'un chien qui poussa des hurlements en approchant du malheureux qui cherchait et ne trouvait pas. Le conducteur de bestiaux s'informa alors de ce que faisait ce pauvre homme et l'ayant appris fit flairer à son chien la dernière pièce restée dans la poche. Le chien se mit aussitôt en quête et une heure après tout était retrouvé. Qu'on juge de la joie du père de famille ! mais quand il parla de récompense, le conducteur de bestiaux ne voulut point entendre de cette oreille — Canuche, dit-il, n'est pas un homme. Il travaille pour la gloire. Bien le bonsoir !

A. B.

## RÉBUS

